

Ces respects, ces encens se doivent refuser ;
Et, pour les mieux désabuser,
Il fallait, à leurs yeux, vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur :
Vous avez bien fait plus : votre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille rois,
Jusques aux cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSYCHÉ. J'aurais porté mon choix, déesse, jusqu'aux cieux !
VÉNUS. Votre innocence est sans seconde :
Dédaigner tous les rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux dieux ?

PSYCHÉ. Si l'amour pour eux tous m'avait endurci l'âme,
Et me réservait toute à lui,
En puis-je être coupable ? et faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flamme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui !

VÉNUS. Psyché, vous deviez mieux connaître
Qui vous étiez, et quel était ce dieu.

PSYCHÉ. Et m'en a-t-il donné ni le temps, ni le lieu,
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître ?

VÉNUS. Tout votre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit : J'aime.

PSYCHÉ. Pouvais-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parlait pour lui-même ?
C'est votre fils : vous savez son pouvoir ;
Vous en connaissez le mérite.

VÉNUS. Qui, c'est mon fils : mais un fils qui m'irrite,
L'n fils qui me rend mal ce qu'il sait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui, pour mieux flatter ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle.

On m'en verra vengeance, et hautement, sur vous ;
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un dieu soupire à ses genoux.

Suivez-moi : vous verrez, par votre expérience,
A quelle folle confiance
Vous portait cette ambition.
Venez, et préparez autant de patience
Qu'on vous voit de présomption.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

La scène représente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées, et, au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paraît le palais infernal de Pluton.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Des Furies se réjouissent d'avoir allumé la rage dans l'âme de la plus douce des divinités.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Des Lutins, faisant des sauts périlleux, se mêlent avec les Furies, et essayent d'épouvanter Psyché ; mais les charmes de sa beauté obligent les Furies et les Lutins à se retirer.

ACTE CINQUIÈME.

Psyché passe dans une barque, et paraît avec la boîte qu'elle a été demander à Proserpine de la part de Vénus.

SCÈNE PREMIÈRE.

PSYCHÉ.

Effroyables replis des ondes infernales,
Noirs palais où Mégère et ses sœurs font leur cour,
Éternels ennemis du jour,

Parmi vos Ixions et parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourments qui n'ont point d'intervalles,
Est-il, dans votre affreux séjour,
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour ?
Elle n'en peut être assouvie ;
Et depuis qu'à ses lois je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentiments,
Il m'a fallu, dans ces cruels moments,
Plus d'une âme et plus d'une vie
Pour remplir ses commandements.
Je souffrirais tout avec joie,
Si, parmi les rigneurs que sa haine déploie,
Mes yeux pouvaient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable amant.

Je n'ose le nommer : ma bouche, criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en est rendue indigne ; et, dans ce dur ennui,
La souffrance la plus mortelle,
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.
Si son courroux durait encore,
Jamais aucun malheur n'approcherait du mien ;
Mais, s'il avait pitié d'une âme qui l'adore,
Quoi qu'il fallût souffrir, je ne souffrirais rien.
Oui, Destin, s'il calmait cette juste colère,
Tous mes malheurs seraient finis ;
Pour me rendre insensible aux fureurs de la mère,
Il ne faut qu'un regard du fils.

Je n'en veux plus douter, il partage ma peine ;
Il voit ce que je souffre, et souffre comme moi ;
Tout ce que je endure le gêne,
Lui-même il s'en impose une amoureuse loi.
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime
Au milieu des périls où l'on me fait courir ;
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevois s'avancer vers moi ?

SCÈNE II.

PSYCHÉ, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

CLÉOMÈNE. Agénor, est-ce vous que je voi !
Qui vous a ravi la lumière ?

CLÉOMÈNE. La plus juste douleur qui d'un beau désespoir
Nous eût pu fournir la matière ;
Cette pompe funèbre où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fière,
L'injustice la plus entière.

AGÉNOR. Sur le même rocher où le ciel en courroux
Vous promettait, au lieu d'époux,
Un serpent dont soudain vous seriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le savez, princesse ; et, lorsqu'à notre vue
Par le milieu des airs vous êtes disparue,
Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautés,
Ou plutôt pour goûter cette amoureuse joie
D'offrir pour vous au monstre une première proie,
D'amour et de douleur l'un et l'autre emportés,
Nous nous sommes précipités.

CLÉOMÈNE. Heureusement déçus au sens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle.
Et su que le serpent prêt à vous dévorer
Était le dieu qui fait qu'on aime,
Et qui, tout dieu qu'il est, vous adorant lui-même,
Ne pouvait endurer
Qu'un mortel comme nous osât vous adorer.

AGÉNOR. Pour prix de vous avoir suivie,
Nous jouissons ici d'un trépas assez doux.
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous ?
Nous revoyons ici vos charmes,
Qu'aucun des deux là-haut n'aurait revus jamais.
Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
Honoré des malheurs que vous nous avez faits !

PSYCHÉ. Puis-je avoir des larmes de reste,
Après qu'on a porté les miens au dernier point ?
Uissons nos soupirs dans un sort si funeste :
Les soupirs ne s'épuisent point.

Mais vous soupirez, princes, pour une ingrante.
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs,
Et, quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLÉOMÈNE. L'avons-nous mérité, nous, dont toute la flamme
N'a fait que vous lasser du récit de nos maux ?

PSYCHÉ. Vous pouviez mériter, princes, toute mon âme,
Si vous n'eussiez été rivaux ;
Ces qualités incomparables,
Qui de l'un et de l'autre accompagnaient les vœux,
Vous rendaient tous deux trop aimables
Pour mépriser aucun des deux.

AGÉNOR. Vous avez pu, sans être injuste ni cruelle,
Nous refuser un cœur réservé pour un dieu.
Mais revoyez Vénus. Le Destin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSYCHÉ. Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour ?

CLÉOMÈNE. Dans des bois toujours verts, où d'amour on respire.
Aussitôt qu'on est mort d'amour,
D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
Sous les plus douces lois de son heureux empire ;
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inspire,
Et dont aux enfers même il se fait une cour.

AGÉNOR. Vos envieuses sœurs, après nous descendues,
Pour vous perdre se sont perdues ;
Et l'une et l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffrent tantôt la roue, et tantôt le vautour.
L'Amour, par les Zéphyrus, s'est fait prompte justice
De leur envenimée et jalouse malice :
Ces ministres ailés de son juste courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice,
Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés
N'étaie que le moindre et le premier supplice
De ces conseils dont l'artifice
Fait les maux dont vous soupirez.

PSYCHÉ. Que je les plains !

CLÉOMÈNE. Vous êtes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir.
Adieu ! Puisse-nous vivre en votre souvenir !
Puisse, et bientôt, n'avoir plus rien à craindre !
Puisse, et bientôt, l'Amour vous enlever aux cieux,
Vous y mettre à côté des dieux ;
Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Alfranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux !

SCÈNE III.

PSYCHÉ.

Pauvres amants ! leur amour dure encore !
Tout morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore,
Moi dont la dureté regut si mal leurs vœux !
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Amant que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds !
Ne me fuis plus, et souffre que j'espère
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi ;
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.

Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée
Pour rappeler un tel espoir ;
L'œil abattu, triste, désespérée,
Languissante et décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si par quelque miracle, impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plu ne se voit réparée ?
Je porte ici de quoi la réparer.
Ce trésor de beauté divine,
Qu'en mes mains, pour Vénus, a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer ;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisse Vénus, la beauté même,
Les demander pour se parer.

En dérober un peu, serait-ce un si grand crime ?
Pour plaire aux yeux d'un dieu qui s'est fait mon amant,
Pour regagner son cœur et finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime ?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau !

Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte ?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus je descends au tombeau.

(Psyché s'évanouit.)

SCÈNE IV.

L'AMOUR, PSYCHÉ (évanouie).

L'AMOUR. Votre péril, Psyché, dissipe ma colère,
Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé,
Et, bien qu'au dernier point vous m'avez su déplaire,
Je ne me suis intéressé
Que contre celle de ma mère.

J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs ;
Mes soupirs ont partout accompagné vos pleurs.
Tournez les yeux vers moi, je suis encor le même.



L'Amour et Psyché.

Quoi ! je dis et redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psyché, que vous m'aimez !
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés,
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie ?
O Mort ! devais-tu prendre un dard si criminel,
Et, sans aucun respect pour mon être éternel,
Attendre à ma propre vie ?
Combien de fois, ingrante déité,
Ai-je grossi ton noir empire
D'une orgueilleuse ou farouche beauté !
Combien même, s'il faut le dire,
T'ai-je immolé de fidèles amants
A force de ravissements !
Va, je ne blesserai plus d'âmes,
Je ne percerai plus de cœurs
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs

Qui nourrissent du ciel les immortelles flammes,
Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'amants, autant de dieux.
Et vous, impitoyable mère,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avais de plus cher,
Craignez, à votre tour, l'effet de ma colère.
Vous ne voulez faire la loi,
Vous, qu'on voit si souvent la recevoir de moi !
Vous, qui portez un cœur sensible comme un autre,
Vous enviez au mien les délices du vôtre !
Mais dans ce même cœur j'enfoncerai des coups
Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux ;
Je vous accablai de honteuses surprises,
Et choisirai partout, à vos vœux les plus doux,
Des Adonis et des Anchises
Qui n'auront que haine pour vous.

SCÈNE V.

VÉNUS, L'AMOUR, PSYCHÉ (évanouie).

VÉNUS. La menace est respectueuse ;
Et d'un enfant qui fait le révolté
La colère présomptueuse...
L'AMOUR. Je ne suis plus enfant, et je l'ai trop été ;
Et ma colère est juste autant qu'impétueuse.
VÉNUS. L'impétuosité s'en devrait tenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.
L'AMOUR. Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur et des appas
Qui relèvent de ma puissance ;
Que mon arc de la vôtre est l'unique soutien ;
Que sans mes traits elle n'est rien :
Et que, si les cœurs les plus braves
En triomphe par vous se sont laissés trainer,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes desirs ;
Et, si vous ne voulez perdre mille soupirs,
Songez, en me voyant, à la reconnaissance,
Vous qui tenez de ma puissance
Et votre gloire et vos plaisirs.
VÉNUS. Comment l'avez-vous défendue,
Cette gloire dont vous parlez ?
Comment me l'avez-vous rendue ?
Et quand vous avez vu mes autels désolés,
Mes temples violés,
Mes honneurs ravalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
Psyché, qui me les a volés ?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à son âme enflammée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels :
Et vous-même l'avez aimée !
Vous avez contre moi séduit des immortels ;
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphirs l'ont cachée,
Qu'Apollon même, suborné,
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avait si bien arrachée,
Que si sa curiosité,
Par une aveugle défiance,
Ne l'eût rendue à ma vengeance,
Elle échappait à mon cœur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a mise,
Votre Psyché ; son âme va partir,
Voyez ; et si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soupir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire.
Tant d'insolence vous sied bien !
Et je dois endurer quoi qu'il vous plaise dire,
Moi qui sans vos traits ne puis rien !
L'AMOUR. Vous ne pouvez que trop, déesse impitoyable ;
Le Destin l'abandonne à tout votre courroux.
Mais soyez moins inexorable
Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un spectacle assez doux
De voir d'un œil Psyché mourante,
Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante,
Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.

Rendez-moi ma Psyché ; rendez-lui tous ses charmes ;
Rendez-la, déesse, à mes larmes ;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux et le choix de mon cœur.
VÉNUS. Quelque amour que Psyché vous donne,
De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin ;
Si le Destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son destin.
Ne m'importez plus ; et, dans cette infortune,
Laissez-la, sans Vénus, triompher ou périr.
L'AMOUR. Hélas ! si je vous importune,
Je ne le ferai pas si je pouvais mourir.
VÉNUS. Cette douleur n'est pas commune.
Qui force un immortel à souhaiter la mort.
L'AMOUR. Voyez, par son excès, si mon amour est fort.
Ne lui ferez-vous grâce aucune ?
VÉNUS. Je vous l'avoue, il me touche le cœur,
Votre amour ; il désarme, il fléchit ma rigueur.
Votre Psyché reverra la lumière.

L'AMOUR. Que je vous vais partout faire donner d'encens !

VÉNUS. Oui, vous la reverrez dans sa beauté première :

Mais de vos vœux reconnaissants

Je veux la déference entière ;

Je veux qu'un vrai respect laisse à mon amitié

Vous choisir une autre moitié.

L'AMOUR. Et moi, je ne veux plus de grâce ;

Je reprends toute mon audace ;

Je veux Psyché, je veux sa foi ;

Je veux qu'elle revive, et revive pour moi,

Et tiens indifférent que votre haine lasse

En faveur d'une autre se passe.

Jupiter, qui paraît, va juger entre nous

De mes emportements et de votre courroux.

(Après quelques éclairs et des roulements de tonnerre, Jupiter paraît en l'air sur son aigle, et descend sur terre.)

SCÈNE VI.

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR ; PSYCHÉ (évanouie).

L'AMOUR. Vous à qui seul tout est possible,
Père des dieux, souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une mère inflexible,
Qui sans moi n'aurait point d'autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
Et perds menaces et soupirs.
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face ;
Et que, si Psyché perd le jour,
Si Psyché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
Je laisserai languir la nature au tombeau ;
Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelque brèche
Avec ces pointes d'or qui me font obéir,
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocherai sur elles
Que des traits émoussés qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates et des cruelles.
Par quelle tyrannique loi
Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes,
Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi ?
JUPITER (à Vénus). Ma fille, sois-lui moins sévère.
Tu tiens de sa Psyché le destin en tes mains :
La Parque, au moindre mot, va suivre ta colère ;
Parle, et laisse-toi vaincre aux tendresses de mère,
Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proie
A la haine, au désordre, à la confusion,
Et d'un dieu d'union,
D'un dieu de douceur et de joie,
Faire un dieu d'amertume et de division ?
Considère ce que nous sommes,
Et si les passions doivent nous dominer :
Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
Plus il sied bien aux dieux de pardonner.
VÉNUS. Je pardonne à ce fils rebelle ;
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
Qu'une misérable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'odieuse Psyché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen dont je rougis,
Souille mon alliance et le lit de mon fils ?

JUPITER. Eh bien ! je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VÉNUS. Je n'ai plus de mépris ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.

Psyché, reprendre la lumière,
Pour ne la reprendre jamais :

Jupiter a fait votre paix !
Et je quitte cette humeur fière

Qui s'opposait à vos souhaits.
Psyché (sortant de son évanouissement).

C'est donc vous, ô grande déesse,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent !

VÉNUS. Jupiter vous fait grâce, et ma colère cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne ; aimez, elle y consent.

Psyché (à l'Amour). Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme !
L'Amour (à Psyché). Je vous possède enfin, délices de mon âme !

JUPITER. Venez, amants, venez aux dieux,
Achever un si grand et si digne hyménée.

Viens-y, belle Psyché, changer de destinée ;
Viens prendre place au rang des dieux.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

Le théâtre représente le ciel. Le palais de Jupiter descend, et laisse voir dans l'éloignement, par trois suites de perspectives, les autres palais des dieux du ciel les plus puissants. Un nuage sort du théâtre, sur lequel l'Amour et Psyché se placent, et sont enlevés par un second nuage, qui vient en descendant se joindre au premier.

Jupiter et Vénus se croisent en l'air dans leurs machines et se rangent près de l'Amour et de Psyché.

Les Divinités qui avaient été partagées entre Vénus et son fils se réunissent en les voyant d'accord ; et toutes ensemble, par des concerts, des chants et des danses, célèbrent la fête de l'Amour et de Psyché.

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR, PSYCHÉ, CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES, APOLLON, LES MUSES, LES ARTS, travestis en bergers ; BACCHUS, SILÈNE, SATYRES, ÉGIPANS, MÉNAGES, MOME, POLICHINELLES, MATASSINS, MARS, TROUPES DE GUERRIERS.

APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle,
Le dieu d'amour devient heureux amant,
Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant ;
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

Célébrons ce grand jour ;
Célébrons tous une fête si belle ;
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle ;
Qu'ils fassent retentir le céleste séjour !
Chantons, répétons tour à tour
Qu'il n'est point d'âme si cruelle
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

BACCHUS.

Si quelquefois,
Suivant nos douces lois,
La raison se perd et s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence et finit en un jour ;
Mais, quand un cœur est enivré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

MOME.

Je cherche à médire
Sur la terre et dans les cieux ;
Je soumetts à ma satire
Les plus grands des dieux
Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne,
Il est le seul que l'épargne aujourd'hui ;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

MARS.

Mes plus fiers ennemis, vaincus ou pleins d'effroi,
Ont vu toujours ma valeur triomphante ;
L'Amour est le seul qui se vante
D'avoir pu triompher de moi.

CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants ;
Que tout le ciel s'empresse
À leur faire sa cour.
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allégresse ;

Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

SUITE D'APOLLON.

Danse des Arts travestis en bergers.

Le dieu qui nous engage
À lui faire la cour
Défend qu'on soit trop sage
Les plaisirs ont leur tour.
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour ;
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.
Ce serait grand dommage
Qu'en ce charmant séjour
On eût un cœur sauvage :
Les plaisirs ont leur tour.
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour ;
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

DEUX MUSES.

Gardez-vous, beautés sévères,
Les Amours font trop d'affaires ;
Craignez toujours de vous laisser charmer.
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;

Le martyr
De la dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.
On ne peut aimer sans peines ;
Il est peu de douces chaînes ;
A tout moment on se sent alarmer,
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;
Le martyr
De la dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SUITE DE BACCHUS.

Danse des Ménages et des Egipans.

BACCHUS.

Admirons le jus de la treille :
Qu'il est puissant, qu'il a d'attraits !
Il sert aux douceurs de la paix ;
Et dans la guerre il fait merveille ;
Mais surtout pour les amours
Le vin est d'un grand secours.

SILÈNE, monté sur un âne.

Bacchus veut qu'on boive à longs traits.
On ne se plaint jamais
Sous son heureux empire ;
Tout le jour on n'y fait que rire,
Et la nuit on y dort en paix.
Ce dieu rend nos vœux satisfaits :
Que sa cour a d'attraits !
Chantons-y bien sa gloire,
Tout le jour on n'y fait que boire,
Et la nuit on y dort en paix.

SILÈNE ET DEUX SATYRES ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites ?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

PREMIER SATYRE.

Les grandeurs sont sujettes
À mille peines secrètes.

SECOND SATYRE.

L'Amour fait perdre le repos.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites ?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

PREMIER SATYRE.

C'est là que sont les ris, les jeux, les chansonnettes.

SECOND SATYRE.

C'est dans le vin qu'on trouve les bons mots.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites ?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Deux autres Satyres enlèvent Silène de dessus son âne, qui leur sert à voltiger et à former des jeux agréables et surprenants.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET

SUITE DE MOME.

Danse de Polichinelles et de Matassins.

MOME.

Folâtrons, divertissons-nous,
Raillons : nous ne saurions mieux faire ;
La raillerie est nécessaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui :
Rien n'est si plaisant que de rire
Quand on rit aux dépens d'autrui.
Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions : rien n'est plus à la mode ;
On court péril d'être incommode
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui :
Rien n'est si plaisant que de rire
Quand on rit aux dépens d'autrui.

FIN DE PSYCHÉ.



CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SUITE DE MARS.

MARS.

Laiissons en paix toute la terre.
Cherchons de doux amusements ;
Parmi les jeux les plus charmants
Mêlons l'image de la guerre.

Quatre Guerriers portant des masses et des boucliers, quatre autres armés de piques, et quatre autres avec des drapeaux, font en dansant une manière d'exercice.

CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants.
Répondez-nous, trompettes,
Tinballes et tambours,
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes :
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des Amours.



L'ÉCOLE DES FEMMES

COMÉDIE EN CINQ ACTES. — 1662.

PERSONNAGES

ARNOLPHE ou LA SOUCHE.
AGNES, fille d'Enrique.

HORACE, amant d'Agnès, fils d'Oronte.
CHRYSALDE, ami d'Arnolphe.
ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde, et père d'Agnès.

ORONTE, père d'Horace, et ami d'Arnolphe.
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe
UN NOTAIRE.

La scène est à Paris dans une place d'un faubourg.

A MADAME.

MADAME,

Je suis le plus embarrassé
homme du monde lorsqu'il
me faut dédier un livre : et
je me trouve si peu fait au
style d'épître dédicatoire, que
je ne sais par où sortir de
celle-ci. Un autre auteur qui
serait à ma place trouverait
d'abord cent belles choses à
dire à Votre Altesse Royale
sur ce titre de *l'École des
Femmes* et l'offre qu'il vous
en ferait ; mais, pour moi,
Madame, je vous avoue mon
faible : je ne sais point cet
art de trouver des rapports
entre des choses si peu pro-
portionnées ; et, quelques bel-
les lumières que mes confrè-
res les auteurs me donnent
tous les jours sur de pareils
sujets, je ne vois point ce
que Votre Altesse Royale
pourrait avoir à démêler avec
la comédie que je lui pré-
sente. On n'est pas en peine,
sans doute, comme il faut
faire pour vous louer ; la matière, Madame, ne saute que trop aux
yeux ; et, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur



Oui : mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui. — ACTE I, SCÈNE I.

gloire, et qualités sur qua-
lités. Vous en avez, Madame,
du côté du rang et de la nais-
sance, qui vous font respec-
ter de toute la terre. Vous en
avez du côté des grâces et de
l'esprit et du corps, qui vous
font admirer de toutes les
personnes qui vous voient.
Vous en avez du côté de
l'âme, qui, si l'on ose parler
ainsi, vous font aimer de tous
ceux qui ont l'honneur d'ap-
procher de vous : je veux dire
cette douceur pleine de char-
mes dont vous daignez tem-
pérer la fierté des grands ti-
tres que vous portez, cette
bonté toute obligeante, cette
affabilité généreuse que vous
faites paraître pour tout le
monde. Et ce sont particu-
lièrement ces dernières pour
qui je suis, et dont je sens
fort bien que je ne me pour-
rai faire quelque jour. Mais
encore une fois, Madame, je
ne sais point le biais de faire
entrer ici des vérités si écla-
tantes ; et ce sont choses, à
mon avis, et d'une trop vaste
étendue, et d'un mérite trop
relevé, pour les vouloir ren-
fermer dans une épître et les mêler avec des bagatelles. Tout bien con-
sidéré, Madame, je ne vois rien à faire ici pour moi que de vous dédier